Le présent au passé n°2

Le centre bourg tel qu'on le voit aujourd'hui était déjà là en 1914, à peu près le même. Des familles y vivaient, des soldats aussi, qui sont partis faire la guerre. Prenons la rue Aladin Miqueau, quartier du May-du-Merle.

Au 26, immédiatement à l'extérieur du territoire naguère encore délimité par une grande borne (ancienne borne de prévôté ?) adossée à la maison du n° 32, rue Parmentier, à partir du carrefour, habitait le maire, Léonard dit « Aladin » Miqueau (1843-1921).
En 1914, il est maire depuis vingt-six ans (1888). Il est âgé de 71 ans. Ce sera son dernier mandat. Comme il l'avait fait avant-guerre, quand il s'activait au Syndicat des maraîchers (1881), quand il faisait installer le tramway (1893), le téléphone (1894), A. Miqueau se dépense sans compter. Il s'occupe de l'accueil des réfugiés belges et du Nord ; il délivre des aides et secours municipaux aux familles dans la gêne ou la misère ; il répond aux enquêtes du Préfet ; renseigne les tableaux annuels des productions agricoles ; contribue à organiser les nombreuses et diverses réquisitions de plus en plus pesantes au fur et à mesure de l'avancée des années de guerre, instruit les demandes d'allocations et de permissions agricoles des soldats ; répartit la main d'œuvre agricole à attribuer aux 'maisons' de maraîchers, etc. Chez lui, du 3 au 10 août 1918, il loge des soldats américains dans la maison où, veuf, il habite avec sa fille qu'il vient de marier :
« Comme nouveau à Eysines, pas grand-chose, si ce n'est le mariage de Mlle Lahary … », écrit Jean Gaston Lalumière à ce propos, le 17 mai 1918.
On l'apprécie : en témoigne cette lettre du 22 décembre 1916 de Louis Patou, maréchal-ferrant de la « Grand-Rue » (on ne dit jamais autrement) à côté de l'actuel restaurant La Table de Willy, 58 avenue de la Libération, républicain un brin contestataire, écrite à Gustave Lalumière, dit « Le Barquin » (ou soufflet de forge) :
D'après ce que tu me dis et je vois que depuis que je suis parti, nos édiles font du progrès. Sans doute que vous avez un lascar qui sait s'y prendre. En tous cas, je vois qu'il est plus fort qu'eux.
Allusion possible au refus opposé à cette date (en témoigne la lettre de rappel à l'ordre de l'autorité préfectorale de janvier 17) par Aladin au Préfet de réduire de trop l'éclairage public … Il en sera de même quand le Préfet cherchera à mettre au travail toutes les femmes, sans exception.

Le domaine

Jardinier-maraîcher dans sa jeunesse, Aladin Miqueau a confirmé l'ascension sociale commencée par son père, Etienne, qui avait acquis dans un premier temps, vers 1850, les habitations qui vont du 14 au 20 de la rue Aladin Miqueau.
Ensuite, entre 1857 et 1864, il se rend co-propriétaire (avec son frère) du domaine dit « de Marcillac », à côté (au n°26 actuel). Mais Aladin, à compter de 1872, n'habite pas sur place. Indépendant, il loge en face au 23, dans l'ancienne propriété Fabre-Bouet que son frère et lui-même ont acquise et où ils font faire un agrandissement de style néo-classique et, par ailleurs, construire une remise en bois dans le prolongement du cuvier élevé, lui, en 1820. Dix ans plus tard, en 1881, enfin ! Aladin se résout à passer en face et vient habiter au 26.

Situation

Tout d'abord, donnant sur la rue Parmentier (du n° 32 au n° 28 actuels), on reconnaît encore, de nos jours, un long bâtiment de travail construit en moellons, animé d'une génoise sous le toit de tuiles de Gironde et éclairé de petites ouvertures. Il borde la cour fermée de piliers (et d'une belle grille) donnant sur la rue Aladin Miqueau (ancien chemin du Vignan).
A peine plus loin, la grange perpendiculaire à la route, à étage, fait le coin de la rue Aladin Miqueau et du chemin privé desservant les n° 32-34. La grange est séparée de la maison paysanne (au n° 30, maintenant) par une cour ouverte sur la rue Aladin Miqueau par deux piliers. Jusqu'en 1980, elle a compris une « remise », une écurie et le hangar des charrettes, avant de tomber en ruines et d'être remise en état par son actuel propriétaire.
Le tout devait étendre, côté ouest, l'espace qu'on dira « noble » avec sa cour jardinée, autrefois plantée d'espèces rares et agrémentée d'un bassin entre les magnolias, arbres aujourd'hui classés dans le PLU (2017) comme « arbres remarquables ».

Ce vaste appendice avec ses deux édifices voisins (la maison, la grange) forme comme une petite propriété annexe, dédiée à Georgette et Marcel Baudon ainsi qu'à leur famille : pas de grenier ; deux cheminées, dont l'une, dans la cuisine, était immense ; deux simples fenêtres à gauche d'une étroite porte à l'austère chambranle de bois, posé à l'à pic des fenêtres. La construction est faite de moellons et torchis, blanchie à la chaux, ; elle s'égaye d'un épi de faitage et d'une magnifique triple génoise.

La maison paysanne du n° 30, rue Aladin Miqueau (1973-74)

Elle donnait directement sur le ronteau (petit chemin de terre), qui n'allait pas plus loin que le virage du 23. Comme l'écrit Huguette Baudon Ladevèze dans 1939-1945 Une Eysinaise se souvient de sa jeunesse, en 2016 :

« Nous vivions à l'époque à sept dans une petite maison louée à monsieur Lahary, dans le quartier du Mail-du-Merle. Elle était constituée de deux chambres, une cuisine et une souillarde. Il y avait mon père, ma mère alors âgée de 38 ans, le père

et la mère de ma mère, respectivement âgés de 58 et 55 ans, mon frère qui avait 16 ans, ma sœur, 15 ans et moi, 13 ans. A part moi qui allais à l'école communale, toute la famille travaillait la terre : les légumes, le cresson, la vigne. C'était ma grand-mère qui allait au marché des Capucins à Bordeaux pour vendre les légumes et le cresson avec la charrette tirée par Marquis, le cheval. Mon frère, après son certificat d'études et une année supplémentaire d'étude du soir dispensée par l'instituteur, monsieur Lacoste, commençait à travailler les cressonnières tenues auparavant par le père Bianic. Mon grand-père était tonnelier et s'occupait aussi du chai de monsieur Lahary. Nous étions locataires des terres, des cressonnières et de la maison, mais nous possédions deux vignes à Gleyze et une terre à Martin Porc. »

En remontant deux siècles Vers 1800

La bâtisse a dû être édifiée à la fin du XVIIIème siècle entre 1756, les cartes de Cassini et de Belleyme où son plan ne se lit pas et 1811, date où est dessiné le cadastre et où elle figure en bonne place :

Cadastre 1811

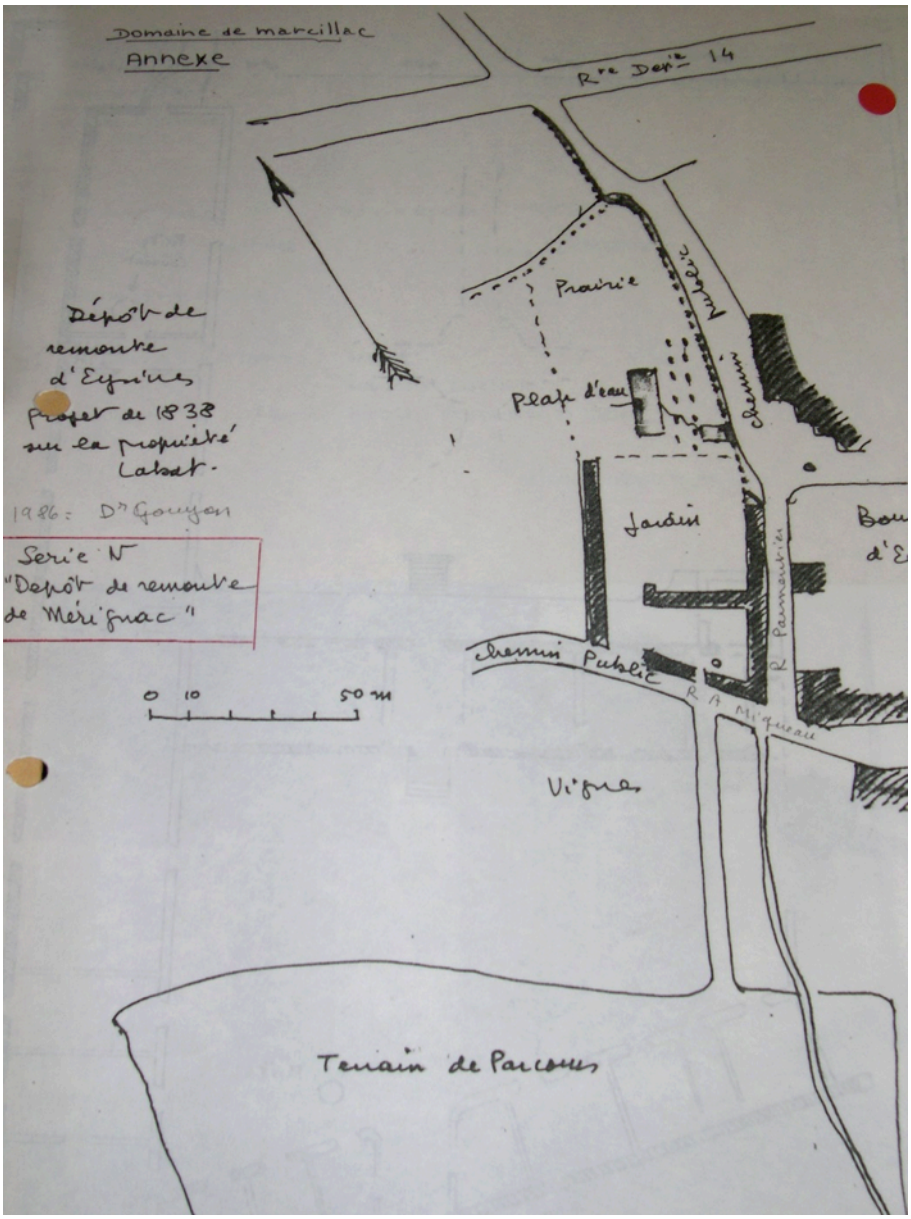
Marcillac appartient en ce temps là à la famille Labat dont on conserve aujourd'hui d'autres maisons à Eysines.

Modifications (1811-1970)

Bien que sa configuration d'ensemble se reconnaisse de cartes en plans successifs, des réfections sont repérables et de notables remaniements ont eu lieu, des deux côtés du logis central qui ne semble, lui, guère avoir été modifié. Vers 1880, dans la maison de maître elle-même, un grand couloir tourne le dos à l'espace agricole situé en contre-bas, vers le nord et la voie de chemin de fer. Il desservait les pièces à vivre qui donnaient toutes sur le jardin, au sud. Cinq vastes espaces intérieurs avec, pour chacun, un haut plafond décoré, une cheminée surmontée d'un trumeau à l'entourage enrichi d'une frise à motifs floraux ou végétaux – comme au 23.

Il n'en sera pas de même des constructions dédiées au travail agricole. Ainsi, côté ouest, en direction du 23, peut-on lire sur le plan ci-dessous l'implantation d'un bâtiment tout en longueur qui n'existait pas en 1811 et qui aurait dû voir le jour en

1838 si le projet de remonte à Eysines (dépôt de la remonte de Mérignac) avait été réalisé.

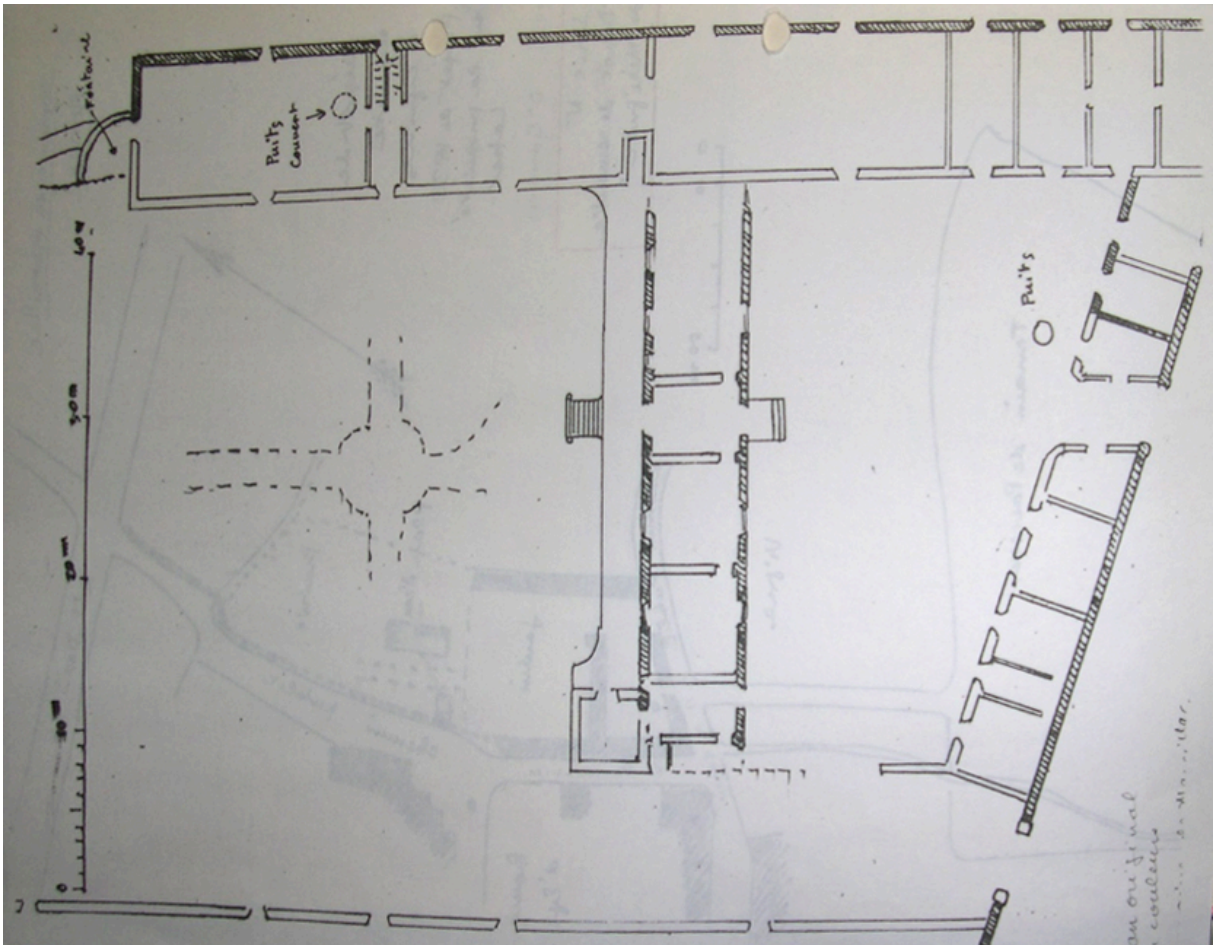


Domaine de Marcillac. Archives départementales de la Gironde (série N)

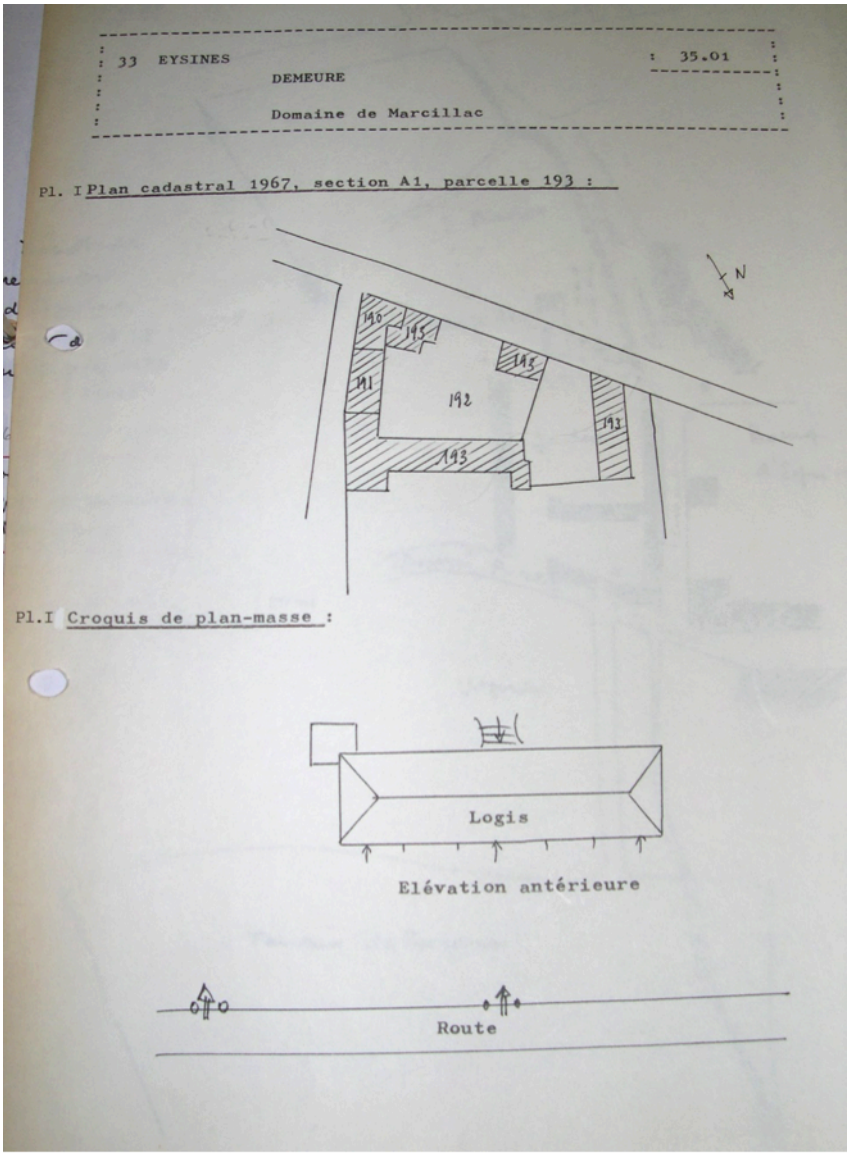
Finalement, au lieu de boxes de chevaux, ce sera une grange. Elle a dû être édifiée vers 1840 environ puisqu'absente sur le plan de 1838, elle apparaît sur le cadastre de 1844.

Cadastre de 1844. La grange (parcelle n° 1340) est édifiée

A l'opposé de la grange et du côté ouest, sur le côté est regardant vers l'avenue de la Libération, il n'y a pas eu moins de changements, de destructions et de transformations. Qu'on en juge : le long bâtiment qui correspond aux numéros 32-28 de la rue Parmentier actuelle, aurait vu, dans le projet de 1838, sa moitié nord prolongée, avec un puits couvert et une fontaine. Plus haut, une maison traversante donnant à la fois sur la cour « noble » et la rue Parmentier (avec une porte, une fenêtre, une ouverture sur la cour et sans doute une seule pièce à vivre) aurait été prolongée par un logement à trois pièces séparées par des cloisons. Les maisons actuelles sont les héritières de ces distributions. Mais, adossées à la façade de la rue Parmentier actuelle, y aurait-il eu sept à huit stalles ? Sans doute des boxes pour des chevaux ouvrant tous sur la cour jardinée, à deux pas d'un puits, alors que les murs donnant sur la rue devaient être aveugles.



Plan projeté de remonte, 1838 (A.D.33)



Distribution des bâtis en 1967

Le petit bureau du maire, cher aux Eysinais

L'existence, en 1967, de la parcelle 143 (insérée entre la maison occupée par la famille Baudon et la cour « noble ») confirme la présence à l'extrémité de la maison paysanne d'un édicule carré jouxtant la rue Aladin Miqueau. C'est éventuellement l'héritier ou la trace d'une construction antérieure (peut-être plus vaste). C'était un petit bureau. C'était là que le maire recevait sans façon et sans rendez-vous ses concitoyens. Il était facile de le joindre. Signe de cette proximité, l'emploi du surnom, « Aladin », et non du solennel « Le Maire » dans le passage suivant de la lettre que Jean Gaston Lalumière adresse à son père concernant son frère, Maurice, le 17 décembre 1917 :

« *… La durée du sursis doit être suivant le besoin. Cette demande doit être faite par le Maire. Je te recommande donc d'aller trouver Aladin, d'abord demander des renseignements précis là-dessus car il doit les connaître ; et faire le nécessaire, si possible…* »

Plusieurs fois remises en chantier, les constructions en dur étaient ainsi au cœur d'un ensemble constitué par acquisitions successives. Les Miqueau ont sans doute ambitionné de faire leur le vaste rectangle qui part du 14, rue Aladin Miqueau ainsi

que des maisons sises en face, et gagner le Vignan, d'un côté ; et de l'autre, descendre du n° 32, rue Parmentier jusqu'à la route nationale. En témoignent leurs achats et échanges, tous cumulatifs. Ils ambitionnaient une pièce d'un seul tenant.

La propriété agricole (1890-1970)

A la fin du XIXème siècle, alors qu'elle est devenue la propriété Miqueau, le bien comprend une cressonnière, un bois d'acacias et, en remontant, un verger qui, comme c'était l'usage, doublait une vigne. Aux yeux de tous, elle se signalait par un vaste terrain sableux d'un hectare environ, situé en contre-bas. Il regarde vers les constructions en dur placées en haut de la côte du May-du-Merle, telles que nous venons de les examiner. Elles le surplombent. Il les continue. On peut le voir sur cette photo prise en 1973-74 :

Vue du côté nord de la maison d'Aladin Miqueau (cliché Mission du Patrimoine)

Et encore sur cette photo de 1956, pendant la neige :

Hiver 1956 (fonds privé D. Ladevèze)

Croquis établi par Denise Ladevèze-Praud, petite-fille des Baudon (pour 1950-70) (Fonds privé D. Ladevèze)

Dans les deux après-guerre, alors que la maison centrale est le plus souvent vide, la vie aura tendance à se concentrer autour de l'annexe, de sa cour, de sa grange et aussi, de l'autre côté du chemin, de la remise en bois. Occupée par Georgette et Marcel Baudon à qui revient la charge du domaine, on y travaille, on y croise les voisins et amis, en particulier les Chartrain, logés au 23 comme le docteur Lapouple ou les Lalumière. On y rit, on s'entraide. On s'y fait photographier, pour les

vendanges, aux côtés des petits enfants et de l'arrière-petit-fils d'Aladin Miqueau : la famille Salavert.

De gauche à droite, au moment des vendanges, Camille dit « Camilo » Camin ; M. Salavert ; René Ladevèze : Mme Salavert ; Marie Ladevèze ; Michel Salavert (vers 1950). A l'arrière, on voit la remise, l'écurie et le hangar à charrettes. Mme et M. Salavert, descendants d'Aladin Miqueau, sont alors les propriétaires du domaine (Fonds privé D. Ladevèze)

En tenue de vendanges, devant la grange (Fonds privé D. Ladevèze)

La maison paysanne en 1956 où vivent Georgette et Marcel Baudon. Au-delà, sur la droite, on distingue la grange à étage et, en face, le 23 avec, à l'arrière, son cuvier ainsi que la maison Péret. Denise Ladevèze-Praud, Aurore Pijoan et Mado Le Dé dans la neige. A la fenêtre, la grand-mère de Denise (Fonds privé D. Ladevèze)

*

En 1989, d'importants travaux de rénovation commencent dans la maison villageoise longtemps occupée par la famille Baudon.

photos de l'association E.P.B.E

Avec la vente de cet ensemble (maison centrale, dépendances et terrain autrefois agricole), dès 1985, cent cinquante ans de vie eysinaise marquée par l'ascension, la place et l'action d'A. Miqueau et de J. Lahary s'estompent du paysage du village.

Denise Ladevèze-Praud et Marie-Claire Latry

Sources :

- Blog « Connaissance d'Eysines »
- Inventaire du Patrimoine, Région Nouvelle Aquitaine
- Jean Gaston Lalumière, *Où est passée l'humanité ?* Lettres et carnets de guerre, Pessac, P.U.B., 2020
- Jacques Tribalat, Michel Pétuaud-Létang et Dominique Le Lann, L'échoppe un art de vivre, Mérignac, A éditions, 2003.
- Ladevèze-Praud, Denise, *Souvenirs*, 2019